

Chamaillerie

Revue de Presse



VIGNETTE URBAINE POUR 2 DANSEURS ET UN BANC

Création 2012 - 2013

John Degois – Compagnie Des Pieds au Mur



Association Les Ailes de l'Air | 17 rue Le Vau 75020 Paris | Tél. 06 29 97 07 85

N° Siret 490 187 820 00017 | Code APE : 9001Z | N° de licence : 2-1039453

ailesdelair@gmail.com

John Degois : cie.johndegois@gmail.com | 06 18 45 23 89

CRITIQUES

Festival Suresnes Cités Danse

Degois, Orlin, Preljocaj, Rigal

PAR THOMAS HAHN

Pour bien mesurer le temps traversé en vingt ans de festival, Olivier Meyer a confronté la création 2012 à quelques pièces historiques de Suresnes Cités Danse, et ce n'était pas du temps perdu. Aussi, un trio pionnier comme *Passage* d'Abou Lagraa (2000), qui évoqua et brisa le tabou du contact physique entre danseurs break, se regarde aujourd'hui comme un exemple d'épure stylistique abouti, donnant à penser qu'à l'époque, ses formalismes étaient nécessaires pour rassurer. Aujourd'hui, la communication, verbale ou physique, est un fertile terrain de jeu où tout devient possible. Aussi, John Degois crée *Chamaillerie*, duo entre break et mime, où deux copains se parlent et se provoquent autour d'un banc public, avec ironie et finesse, se saisissant par les bras en toute liberté. Leurs envolées chaplinesques démontrent que l'humour en hip-hop peut tirer vers le haut. Et l'humour a toute sa place au festival. En 2007, Laura Scozzi ironisait sur les contes, avec *Quelque part par là*, où les danseurs se transforment en animaux. Hilarant ! Cinq ans plus tard, Robyn Orlin demande à sept interprètes d'être aussi drôles que possible, en affirmant : « *I am not a dog, I am a dancer!* » Ce brainstorming loufoque autour de la vie partagée des hommes et des chiens, prétend briser les codes de bienséance. Mais ceux-ci ne sont plus qu'une fiction, dans un festival ouvert à tout. Jouer au ballon avec le public et semer un maximum de pagaille entre scène et salle, voilà qui enfonce des portes ouvertes, sans déclencher la tempête promise. À force de vouloir divertir par tous les moyens, ce cabaret est une simple animation. À vide, la Sud-Africaine recycle certains principes qui traversent son œuvre, telle la révolte de l'interprète contre la chorégraphie. Mais à force de crier que cette pièce a du chien qui a la rage, Orlin finit par la noyer. *With astonishment we note the dog*, certes, mais avec déception aussi. C'est à Londres qu'Orlin a étudié la danse, dans un pays où même le contemporain est réglé comme une horloge. Et à voir le pas de quatre orchestré par Angelin Preljocaj pour la seconde partie très attendue de cette soirée, on se dit qu'il avait raison de l'intituler *Royaume uni* (photo). Tout se construit sur l'unisson et l'exactitude. Le contraste avec Orlin ne pourrait pas être plus béant. Les deux ont travaillé pour la première fois avec des danseurs hip-hop. Mais si Orlin a pris le chemin de la facilité, c'est tout le contraire pour Preljocaj. Ses tableaux pour quatre danseuses sont faits d'images très épurées. Par contre, si les interprètes sont issues du hip-hop, cela ne se voit presque plus. Elles dansent à l'unisson, à quatre ou deux par deux, questionnant la résistance de l'individu. On les voit lascives, dans des fauteuils baroques

sans dossiers ni sièges, en pose comme dans un bas-relief ou en robots qui continuent à ressentir des sentiments humains. Et si le schéma dramaturgique d'une lente humanisation fait partie des stéréotypes initiaux du hip-hop chorégraphié, Preljocaj lui apporte une extrême finesse, qui fait qu'on l'oublie. Ce *workaholic* aime à pousser ses interprètes vers un autre univers de la danse, comme il l'a déjà fait avec la jeune garde du Bolchoï pour *Suivront mille ans de calme*, pièce dans laquelle on lave des drapeaux nationaux pour les sécher au sol. C'est comme si dans *Standards*, sa création 2012 à Suresnes, Pierre Rigal reprenait ce fil. Ici, les tricolores de France, d'Italie et autres sont créés par les projecteurs. Les neuf interprètes (dé)jouent une guérilla urbaine qui marche, court et danse sur les symboles du patriotisme d'antan. Dans *Asphalte*, créé à Suresnes en 2009, la représentation des chamailleries avec la police était concrète. Dans *Standards*, elle est abstraite, surréaliste, carnavalesque et fantomatique. Mais d'autant plus saisissante. Une pièce coup-de-poing et la surprise de cette édition. »

Thomas Hahn

En tournée : Nevers (13 mars),
Châlons-en-Champagne (15 et
16 mars).



L. Philippe

Onéguine

Ballet de l'Opéra de Paris

PARIS/OPÉRA GARNIER

Une prise de rôle donne toujours le sentiment gênant et excitant de tester l'artiste tout en lui accordant le privilège du doute. En décembre, Mathieu Ganiao (photo) s'emparait pour la première fois du rôle-titre d'*Onéguine* dans le ballet de John Cranko. Intéressant de voir comment ce danseur romantique pur n'ayant pas encore eu de rôles noirs à son répertoire, allait s'emparer de ce dandy odieux mais finalement touchant. Or, il fit merveille. Ganiao a su affûter son propre corps au service de son rôle, créer un mouvement cassant au premier acte et plus délié au troisième, à l'heure des regrets, lorsqu'il retrouve Tatiana mariée à un autre. Son jeu est inventif, précis et personnel, de sa manière de jouer aux cartes à celle de déchirer la lettre de Tatiana. On sent là un vrai travail de composition, mais aussi de complicité magnifique avec Isabelle Ciaravola, sa partenaire, Tatiana lyrique, éperdue, terrienne dans son amour et lointaine dans sa folie intérieure. Tous deux se jouent des difficultés acrobatiques des deux grands pas de deux de ce ballet, que la troupe de l'Opéra maîtrise fort bien. Assurément, la compagnie sait nous conter des histoires, pour peu qu'elles soient construites et chorégraphiées avec clarté... Une ombre au tableau : le piètre montage musical de Cranko, qui abuse des pages les plus sirupeuses de Tchaïkovski. Ariane Dollfus



M. Lévêque